

* Commentaires du 28 août 2011 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

1. Les textes de ce dimanche

1. Jr 20, 7-9
2. Ps 62, 2, 3-4, 5-6, 8-9
3. Rm 12, 1-2
4. Mt 16, 21-27

PREMIÈRE LECTURE : Jr 20, 7-9

Livre de Jérémie

20

- 07 Seigneur, tu as voulu me séduire, et je me suis laissé séduire ;
tu m'as fait subir ta puissance, et tu l'as emporté.
À longueur de journée je suis en butte à la raillerie,
tout le monde se moque de moi.
- 08 Chaque fois que j'ai à dire la parole, je dois crier,
je dois proclamer : « Violence et pillage ! »
À longueur de journée, la parole du Seigneur
attire sur moi l'injure et la moquerie.
- 09 Je me disais : « Je ne penserai plus à lui,
je ne parlerai plus en son nom. »
Mais il y avait en moi comme un feu dévorant,
au plus profond de mon être.
Je m'épuisais à le maîtriser, sans y réussir.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Jr 20, 7-9

Nous avons déjà rencontré un texte tout à fait semblable de Jérémie il y a quelques semaines (c'était la première lecture du douzième dimanche : Jr 20, 10-13) : rien d'étonnant car cette expérience spirituelle de persécution et de déchirement intérieur qu'il

nous décrit, est bien celle qu'il a vécue toute sa vie ; et il n'est pas le seul ; de nombreux autres prophètes et, plus tard, Jésus lui-même, ont affronté de telles situations.

Revenons à Jérémie, je vous rappelle le contexte de sa prédication : il a exercé son ministère pendant les quarante années qui ont précédé le désastre de Jérusalem en 587 av. J.-C. et la déportation à Babylone. Quarante années de décadence spirituelle, et son ministère, précisément, consistait à prédire la catastrophe : pas pour le plaisir de jouer les oiseaux de mauvais augure, évidemment, mais au contraire dans l'espoir d'obtenir in extremis la conversion du roi et du peuple.

Il ne néglige rien pour alerter ses contemporains, s'il est encore temps ; mais eux-mêmes ne négligent rien non plus pour faire taire cet empêcheur de danser en rond. C'est dans ce contexte très polémique et donc très angoissant pour lui que sont nées ces confidences dont nous venons de lire un extrait, ce que nous appelons ses « confessions » ; malheureusement, le mot « jérémiades », qui vient de là, bien sûr, est devenu péjoratif, ce qui est tout à fait injuste ; car les confessions de Jérémie sont magnifiques, pleines de douleur, c'est vrai, mais plus encore pleines de foi et de passion pour la cause de son Dieu.

Dans le texte d'aujourd'hui, par exemple, il nous livre le débat intérieur qui se joue au plus profond de lui : écartelé entre l'appel de Dieu qui le pousse à parler, et la sagesse humaine qui le pousse à se taire : « Je me disais : Je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son nom. Mais il y avait en moi comme un feu dévorant, au plus profond de mon être. Je m'épuisais à le maîtriser, sans y réussir. » Mais abandonner la partie serait abandonner ses concitoyens à leur triste sort et tromper la confiance de Dieu.

On voit bien pourquoi ce texte nous est proposé ce dimanche où nous entendrons l'évangile de la confession de Pierre à Césarée. Quand Jésus avait demandé à ses disciples « Pour vous, qui suis-je ? » Pierre avait su répondre que Jésus était bien le Messie attendu ; mais aussitôt, Jésus avait dévoilé à ses disciples le sort qui l'attendait : la Passion, la croix, la mort, la résurrection ; je vous rappelle ce passage de l'évangile de saint Matthieu : « Pierre avait dit à Jésus : Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant. À partir de ce moment, Jésus le Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des chefs des prêtres et des scribes, être tué, et le troisième jour ressusciter. » Pierre, évidemment, s'était récrié : « Dieu t'en garde, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas. » Mais Jésus l'avait traité de Satan et avait prévenu ses disciples qu'ils ne seraient pas mieux traités que leur maître : « Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la gardera. » Et il avait expliqué pourquoi : les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes, comme disait Isaïe ; un véritable prophète est donc inévitablement dérangeant pour les idées à la mode ; le feu dévorant de la parole de Dieu invitant à la conversion n'est pas fait pour plaire : « À longueur de journée je suis en butte à la raillerie, tout le monde se moque de moi » avoue Jérémie, et il ne cache pas qu'il lui arrive d'avoir peur. Il lui arrive d'entendre les gens parler dans son dos et comploter pour l'éliminer : « J'entends les propos menaçants de la foule » (Jr 20, 10).

Le prophète est d'autant plus dérangeant qu'on n'arrive pas à s'en débarrasser : car s'il est vraiment l'envoyé du Seigneur, celui-ci lui donne la force de continuer malgré toutes les persécutions ; si bien qu'il n'y a pas moyen de le faire taire. On comprend bien pourquoi la persécution est inévitable.

Par exemple, les versets qui précèdent notre lecture d'aujourd'hui nous décrivent un épisode particulièrement difficile de la vie du prophète : Jérémie avait tellement cassé les oreilles de tout le monde dans le Temple avec tous ses reproches que le prêtre Pashehour l'avait fait attacher au pilori la tête en bas, sur la place publique ; le lendemain, quand Pashehour en personne est venu le détacher, pensant que cette rude punition l'avait enfin calmé, Jérémie avait repris de plus belle et s'en était pris carrément à Pashehour lui-même.

Et pourtant, ces confessions de Jérémie, empreintes de douleur, sont en même temps un aveu de la passion dévorante qui le brûle et, finalement, illumine sa vie : « Seigneur, tu as voulu me séduire, et je me suis laissé séduire ; tu m'as fait subir ta puissance, et tu l'as emporté. » Il se plaint, oui, mais il ne donnerait pas sa place à un autre. « Il y avait en moi comme un feu dévorant, au plus profond de mon être. »

Ce feu dévorant fait évidemment penser à la phrase du psaume 68 : « Le zèle de ta maison me dévorera », qui exprime bien la persécution endurée par tous les prophètes ; pour commencer, ce fut le cas du peuple d'Israël lui-même, investi d'une mission prophétique au service des nations. Tout au long de son histoire, il a cherché à rester fidèle à sa mission et cela lui valut par moments de terribles persécutions.

Puis ce fut le cas de tous les prophètes, les uns après les autres, parmi lesquels Jérémie ; et, bien sûr, les premiers chrétiens ont relu la vie de Jésus de la même manière. Comme Jérémie, Jésus a finalement été réduit au silence. Mais rien ne peut faire taire la Parole de Dieu : le Christ est ressuscité ; et désormais nous savons qu'un jour viendra où les hommes écouteront la Parole et y trouveront enfin leur lumière. Qui accepte de perdre sa vie la sauvera, la sienne et celle des autres.

Compléments

« Le zèle de ta maison me dévorera » : Saint Jean, lui, a appliqué cette phrase à Jésus ; comme Jérémie, il a prêché à Jérusalem, et comme lui, il a été amené à déplaire ; et comme lui encore, il a risqué sa vie pour continuer à annoncer à temps et à contre temps la parole qui aurait pu sauver ses contemporains, si seulement ils avaient bien voulu l'écouter. L'épisode que Jean a choisi pour évoquer la parole de ce psaume, c'est ce que l'on appelle la « purification du temple », c'est-à-dire le jour où Jésus a chassé les vendeurs du Temple de Jérusalem. Ce jour-là, d'ailleurs, Jésus citait une phrase de Jérémie : « Cette Maison sur laquelle mon nom a été proclamé, (dit Dieu, traduisez le temple), la prenez-vous pour une caverne de bandits ? » (Jr 7, 11).

PSAUME : Ps 62, 2, 3-4, 5-6, 8-9

Psaume 62/63

R/ *Mon âme a soif de toi, Seigneur, mon Dieu*

- 02 Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube :
mon âme a soif de toi ;
après toi languit ma chair,
terre aride, altérée, sans eau.
- 03 Je t'ai contemplé au sanctuaire,
j'ai vu ta force et ta gloire.
- 04 Ton amour vaut mieux que la vie :
tu seras la louange de mes lèvres !
- 05 Toute ma vie je vais te bénir,
lever les mains en invoquant ton nom.
- 06 Comme par un festin je serai rassasié ;
la joie sur les lèvres, je dirai ta louange.
- 08 Oui, tu es venu à mon secours :
je crie de joie à l'ombre de tes ailes.
- 09 Mon âme s'attache à toi,
ta main droite me soutient.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 62, 2, 3-4, 5-6, 8-9

Ce psaume dit bien l'expérience spirituelle d'Israël telle que nous la rapporte l'Ancien Testament : « Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube : mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau. » Cette prière-là, elle est celle de toutes les générations du peuple élu, à toutes les époques de son histoire : depuis l'aube des temps (traduisez depuis Abraham) et jusqu'à la fin, jusqu'à la venue du JOUR.

Et, là-bas, dans ce pays qui sait être torride, l'expérience de la sécheresse souvent, de la famine parfois, donne tout son poids aux images employées : « Mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau. »

Dans les périodes les plus dramatiques, (et Dieu sait s'il y en a eu) la prière ne prenait que plus de force : pendant l'Exil à Babylone, par exemple, on a connu cette soif de l'âme ; « mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair » et on se remémorait les joies passées des célébrations au Temple de Jérusalem : « Je t'ai contemplé au sanctuaire, j'ai vu ta force et ta gloire. » Seul ce souvenir pouvait fortifier la foi et la volonté de rester fidèle dans le milieu idolâtre où ils étaient plongés.

De retour d'Exil, le peuple rend grâce : « Oui, tu es venu à mon secours : je crie de joie à l'ombre de tes ailes » ; ce sont les ailes des chérubins qui recouvrent l'Arche d'Alliance dans le Saint des Saints, d'abord ; mais elles rappellent aussi les ailes du grand aigle du désert qui protège sa nichée quand il lui apprend à voler : et Moïse avait repris l'image au compte de Dieu pour exprimer de quelle sollicitude il avait entouré son peuple : « Je vous ai portés sur des ailes d'aigle », avait dit Dieu (Ex 19, 4 ; Dt 32, 10-11).

Dans ces conditions, bien sûr, les paroles de louange viennent d'elles-mêmes : « Tu seras la louange de mes lèvres ! Toute ma vie je vais te bénir, lever les mains en invoquant ton nom. Comme par un festin je serai rassasié : la joie sur les lèvres, je dirai ta louange. »

Et puis, il y a eu des périodes plus terribles encore, celles des persécutions : au deuxième siècle av. J.-C., par exemple, il a fallu affronter la terrible persécution du roi grec, Antiochus

Épiphane ; et nombre de Juifs sont morts, au nom de leur foi, en disant : « Ton amour, Seigneur, vaut mieux que la vie ».

Cette prière qui est donc celle du peuple tout entier, de nombreux croyants ont pu la dire à leur propre compte, évidemment. En particulier, la Bible elle-même nous dit que ce psaume fut la prière du grand roi David lui-même : car, si vous avez la curiosité de vous reporter à votre Bible, vous verrez qu'il porte un sous-titre : il est intitulé « de David quand il était dans le désert de Juda », sous-entendu « quand il s'était réfugié dans le désert de Juda pour échapper à ses ennemis ».

L'Ancien Testament rapporte au moins trois épisodes au cours desquels David a dû se réfugier dans le désert de Juda : je vous les rappelle : les deux premières fois, c'était pour échapper à la folie meurtrière du roi Saül, son prédécesseur ; Saül était devenu tellement jaloux du petit David à qui tout réussissait trop bien, qu'il a essayé à plusieurs reprises de se débarrasser de lui ; et David a dû s'enfuir dans le désert pour échapper au roi ; on trouve ces deux récits au premier livre de Samuel (22, 5 ; 23, 14).

La troisième fois fut encore plus dramatique : il ne s'agissait plus d'échapper à un rival, le roi Saül, qui, après tout, avait de bonnes raisons d'être jaloux. Celui qui pourchassait David et voulait le tuer c'était son propre fils Absalom, un peu trop pressé de récupérer le trône et donc de hâter la mort de son père. Le dit Absalom avait déjà prouvé que rien ne l'arrêterait puisque, quelques années plus tôt, il avait réglé le sort de son frère aîné. David n'a pas tout de suite compris le danger : il était un cœur pur, lui, et avait jusqu'au bout respecté la vie de son prédécesseur ; il ne pouvait pas imaginer une âme aussi noire que celle d'Absalom. Quand il a enfin compris, il était trop tard : Absalom était sur le point de conquérir Jérusalem ; il ne restait qu'une seule solution, la fuite. Et tout Jérusalem a vu son roi, humilié, fuir à pied la ville sainte, témoin jadis de sa splendeur, et monter en pleurant le mont des Oliviers. (2 S 15, 23-28).

Sa cause était perdue, tout le monde le savait : David était à pied, Absalom le poursuivait à cheval... c'est tout dire. Et on prête à David les paroles de ce psaume : « Ton amour vaut mieux que la vie ».

Jérémie, lui aussi, a pu prononcer cette prière, lui, le prophète persécuté et pourtant indomptable. C'est bien parce que, pour lui, « l'amour de Dieu vaut mieux que la vie » qu'il trouve la force de résister à toutes les menaces et à toutes les humiliations ; mais c'est pour cela aussi qu'on s'acharne sur lui de plus belle.

DEUXIÈME LECTURE : Rm 12, 1-2

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains

12

- 01 Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous l'adoration véritable.
- 02 Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour savoir reconnaître quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait.

« Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu » : quelle magnifique entrée en matière ; jusqu'ici, en fin de compte, Paul n'a parlé que de cela, « la tendresse de Dieu ». Les onze premiers chapitres de la lettre aux Romains ont traité apparemment de questions doctrinales ; les grands thèmes de la théologie de Paul ont été longuement et profondément exposés : la puissance de la grâce, l'universalité du péché, la justification par la foi, le mystère pascal, l'action de l'Esprit, le salut promis et donné à tous. Mais tout ceci revient toujours à cet unique sujet, la tendresse de Dieu.

Maintenant, comme dans toutes ses lettres, Paul tire pour ses lecteurs les conséquences de son enseignement : car la découverte de cette immense tendresse de Dieu ne peut que bouleverser, ou plutôt irriguer désormais toute notre vie. « Je vous exhorte, donc, mes frères, par la tendresse de Dieu... » : ce qu'il va dire maintenant est en lien étroit avec tout ce qu'il a écrit jusqu'ici, notamment dans les dernières lignes du chapitre précédent : je vous en rappelle quelques mots : « Dieu veut faire à tous miséricorde... », suivis immédiatement de l'hymne d'action de grâce que nous avons lue dimanche dernier : « Quelle profondeur dans la richesse, la sagesse et la science de Dieu ! Ses décisions sont insondables, ses chemins sont impénétrables ! »

Donc, dit Saint Paul, il n'y a pas à hésiter : à ce Dieu si étonnant par sa tendresse et sa volonté de sauver toute l'humanité sans exception, sa puissance inouïe de pardon, une seule réponse est possible : celle de l'abandon et de la confiance ; accorder toute notre vie, toute notre personne à cette réalité bouleversante, nous offrir à Dieu pour qu'il accomplisse en nous son œuvre. « Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous l'adoration véritable. » On sait que le verbe « sacrifier – *sacrum facere* » veut dire « rendre sacré » ; on pourrait donc traduire ainsi : « Je vous exhorte à faire de vos personnes, de votre vie, une chose sacrée, une chose divine. »

Pierre le dira autrement en affirmant avec force que cela est possible : « La puissance divine nous a fait don de tout ce qui est nécessaire à la vie et à la piété en nous faisant connaître celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa puissance agissante. Par elles, les biens du plus haut prix qui nous avaient été promis nous ont été accordés, pour que par ceux-ci vous entriez en communion avec la nature divine. (2 P 1, 3-4). Nous sommes donc invités à la démarche qu'exprimait déjà le psaume 40 (39) : « Tu ne voulais ni offrande, ni sacrifice, tu m'as façonné un corps ; tu ne voulais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit voici, je viens » (Ps 40, 7-8). On est en droite ligne de l'enseignement du prophète Michée : « On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien, ce que le Seigneur exige de toi : rien d'autre que de respecter le droit, aimer la fidélité, et marcher humblement avec ton Dieu. » (Mi 6, 8).

Je reprends le texte : « Offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous l'adoration véritable », nous dit Saint Paul, d'après notre traduction ; mais si on scrute un peu les mots qu'il emploie, on s'aperçoit que le mot « véritable » de notre texte traduit le mot grec « *logikos* », au sens de conforme à la raison, à la logique : il est « logique » de vous comporter ainsi, dit Paul, cela est conforme à ce que Dieu a fait pour vous : pour le dire autrement, c'est la conséquence tout simplement de notre découverte de la tendresse de Dieu. Cette attitude est la réponse logique à l'œuvre de Dieu pour nous. Il ne s'agit pas de gestes extérieurs, mais d'un culte qui nous engage

vraiment, totalement, qui nous transforme en profondeur (le mot « logikos » en grec a également ce sens-là : Paul consacra la suite de la lettre aux Romains à présenter la nature de l'engagement chrétien : chacun, en fonction de ses dons et qualités, est invité à tenir sa place dans la mission de l'Église qui est le service de tous les hommes. Cet engagement est une participation active à la « volonté de Dieu » : cette volonté « que tous les hommes soient sauvés, c'est-à-dire parviennent à la connaissance de la vérité » (comme dit Paul ailleurs, dans la première lettre à Timothée (1 Tm 2, 4).

Cela exige sans doute que nous acceptions chaque jour de « nous transformer en renouvelant notre façon de penser pour savoir reconnaître quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait. » Cela exige aussi que nous acceptions de ne pas « prendre pour modèle le monde présent », ce qui est peut-être la chose la plus difficile à faire, pour les Romains du temps de Paul, comme pour nous. La véritable liberté consiste à frayer notre chemin, quelles que soient les sirènes de la mode ; et Paul s'est assez plaint dans les premiers chapitres que ses interlocuteurs se soient égarés.

Aimer le monde sans être esclaves des comportements du monde exige une vigilance de tous les instants : c'est logique pourtant, comme dit Saint Paul, quand on baigne dans la tendresse de Dieu ; mais nous savons tous que ce n'est pas facile ! Jésus le savait mieux que nous ; et ce n'est pas un hasard si ce fut justement l'objet de la prière de Jésus pour ses disciples, le dernier soir : « Je ne te demande pas de les retirer du monde, mais de les garder du Mauvais. » (Jn 17, 15).

ÉVANGILE : Mt 16, 21-27

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu

16

- 21i Pierre avait dit à Jésus : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant. » À partir de ce moment, Jésus le Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des chefs des prêtres et des scribes, être tué, et le troisième jour ressusciter.
- 22 Pierre, le prenant à part, se mit à lui faire de vifs reproches : « Dieu t'en garde, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas. »
- 23 Mais lui, se retournant, dit à Pierre : « Passe derrière moi, Satan, tu es un obstacle sur ma route ; tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. »
- 24 Alors Jésus dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.
- 25 Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la gardera.
- 26 Quel avantage en effet un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il le paye de sa vie ? Et quelle somme pourra-t-il verser en échange de sa vie ?
- 27 Car le Fils de l'homme va venir avec ses anges dans la gloire de son Père ; alors il rendra à chacun selon sa conduite.

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mt 16, 21-27

Ce récit fait suite à la mémorable profession de foi de Pierre que nous avons entendue dimanche dernier : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; cette affirmation lui a valu

cette réponse de Jésus : « Heureux es-tu, Simon fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela (sous-entendu tu ne l'as pas deviné tout seul), mais mon Père qui est aux cieux. » Comme toute béatitude, celle-ci, « Heureux es-tu » sonne comme un compliment (et quel compliment !) mais aussi comme un encouragement. Et effectivement, il faudra beaucoup de courage à Pierre pour rester fidèle à cette première profession de foi. Car il n'en connaît pas encore toute la portée, Jésus n'a pas fini de le surprendre.

En effet, celui-ci vient d'accepter au moins implicitement la reconnaissance par Pierre de son titre de Messie (« C'est mon Père qui t'a révélé cela ») et aussitôt après il présente son programme qui ne cadre nullement avec l'idée qu'on se faisait communément du Messie : « À partir de ce moment, Jésus le Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup... » C'était le monde à l'envers : un roi sans armes ni privilèges... Pire, un roi maltraité et apparemment consentant... Il parle de souffrir beaucoup et d'être même mis à mort !

Quelle idée ! Pierre a quelque raison de s'insurger. Comme beaucoup de ses contemporains, il attendait un Messie-roi, triomphant, glorieux, puissant, et chassant une bonne fois de Palestine l'occupant romain. Alors ce qu'annonce Jésus est inacceptable, le Dieu tout-puissant ne peut pas laisser faire des choses pareilles ! On pourrait presque intituler ce texte : « Le premier reniement de Pierre », premier refus de suivre le Messie dans la souffrance.

Jésus affronte ce refus spontané de Pierre comme une véritable tentation pour lui-même et il le lui dit avec véhémence : « Retire-toi derrière moi, Satan ! Tu es pour moi occasion de chute, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. » Que nos vues soient spontanément « humaines », quoi de plus naturel ! Mais il nous faut laisser l'Esprit les transformer, parfois les bouleverser complètement, si nous voulons rester fidèles au plan de Dieu.

Comme dit Paul dans la deuxième lecture de ce dimanche, il nous faut accepter de laisser l'Esprit de Dieu transformer complètement nos façons de voir : « Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour savoir reconnaître quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait. »

Et là nous risquons d'avoir des surprises ; car le plan de Dieu est tout différent de nos propres manières de voir : il ne faut jamais perdre de vue la fameuse phrase d'Isaïe : « Vos pensées ne sont pas mes pensées », dit Dieu (Is 55, 6-8) Le plan de Dieu, ce n'est rien d'autre que le salut du monde, c'est-à-dire la naissance de l'humanité nouvelle, celle qui ne vivra que de tendresse et de pitié, à l'image de Dieu lui-même.

Or, le salut des hommes, c'est-à-dire notre conversion totale et définitive à l'amour et au pardon, à la fraternité et à la paix, au partage et à la justice, ne peut pas se faire par un coup de baguette magique : où serait notre liberté ?

Le salut des hommes passe donc inévitablement par une lente transformation des hommes ; et comment transformer les hommes sans leur en montrer le chemin ? Alors, il fallait bien que Jésus emprunte jusqu'au bout le chemin de douceur, de bonté, de pardon, si l'on veut avoir quelques chances que nous l'empruntions à notre tour. C'est pour cela que Jésus,

expliquant sa passion et sa mort aux disciples d'Emmaüs, leur dit « il fallait », au sens de « il fallait malheureusement ».

Le plan de salut de Dieu ne s'accommode donc pas d'un Messie triomphant : pour que les hommes « parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Tm 2, 4), il faut qu'ils découvrent le Dieu de tendresse et de pardon, de miséricorde et de pitié : cela ne se pourra pas dans des actes de puissance mais dans le don suprême de la vie du Fils : on comprend mieux alors cette phrase de Jésus : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » (Jn 15, 13). Seule cette suprême preuve d'amour peut nous amener à emprunter à notre tour le chemin de l'amour.

